y consomme, comme les bordelaises le fournissent à toute la population de Bordeaux. C'est le seul rapprochement qu'on puisse faire entre les deux races. L'une est spéciale à son unique destination, qui a été le point de départ de sa création et qui est restée sa raison d'être ; l'autre s'est trouvée là comme par hasard, obligée de se plier sous des influences peu favorables à toutes sortes d'exigences, et de les remplir à un degré quelconque. La différence est grande. La *bonne pour tout faire* remplit son mandat en mettant la main à tout, sans pouvoir rien perfectionner. C'est la condition de la vache bressane.

RACE BRETONNE.

Celle-ci couvre en grande partie la presque totalité de la surface de notre Bretagne sans perdre son nom. On a bien essayé de la diviser et de la subdiviser en plusieurs tribus ; mais, sous les différences nées de la pauvreté ou de la richesse relative de l'alimentation, on n'a trouvé aucune autre modification qui pût légitimer une distinction fondée. La Bretagne ne possède donc qu'une seule et même race bovine, la race bretonne. Ce fait est rare en France, où les variétés sont très-nombreuses et n'occupent que des espaces très-limités ; ici le territoire est vaste et la population nombreuse, car elle n'est pas loin, croyons-nous, du chiffre assez rond d'un million quatre cent mille têtes : c'est peut-être le $\frac{1}{7}$ de la population générale. Toutefois cette proportion, toute numérique, changerait considérablement si on l'envisageait sous d'autres rapports, notamment sous celui du poids qu'elle représente ; elle ne conserverait pas le même rang alors, mais elle se relèverait de cette infériorité si, en se complétant, l'étude embrassait le rapport proportionnel de son principal produit, — le beurre. C'est ainsi qu'en dehors des traits extérieurs qui la distinguent, chaque race a sa caractéristique propre d'où sortent et son utilité et sa valeur. Sans rencontrer sur tous les points de la Bretagne la race bovine partout la même par la taille et par la *corporence,* nous sommes donc assuré de la retrouver toujours semblable à elle-même et quant

aux formes et quant aux aptitudes : jamais appellation n'a été ni mieux appliquée ni mieux justifiée.

On ne sait rien de son origine, malgré la petite fable qui a pu être contée à ce sujet. Elle remonte, sans doute, à l'époque même où ce coin de terre a été habité par l'homme, dont elle est devenue tout aussitôt comme une seconde providence. M. le comte A. de Tourdonnet n'a rien dit de trop quand cette appréciation lui a échappé : « Si la petite race bretonne n'existait pas, il faudrait l'inventer pour le bien-être des petits ménages. » D'où qu'elle soit venue, elle s'est graduellement adaptée à son milieu, dont elle est depuis des siècles la résultante et la plus haute expression. C'est bien là un des produits les plus exclusifs du sol ; en état de soumission, on peut la qualifier de race naturelle, car elle vient presque aussi spontanément sur la terre qu'elle foule que les diverses plantes offertes à son incessante et active recherche.

Beaucoup d'écrivains agricoles, dans ces derniers temps surtout, ont parlé de la race bretonne ; nous leur ferons plus d'un emprunt dans le cours de cet article que nous voudrions pouvoir rapprocher d'une monographie complète. L'histoire physiologique de la race est bien simple dans le passé, et nous venons de la dire tout entière dans le petit paragraphe qui précède celui-ci ; mais nous avons à la faire connaître dans son présent, afin de bien déterminer le point de départ des divers remaniements qui la menacent. Toutes les tentatives dont elle est l'objet à l'époque actuelle ne sont pas également réfléchies ou rationnelles ; nous voudrions pouvoir préserver de la confusion une population nombreuse qui doit être intelligemment améliorée, non détruite. Ce n'est pas à d'autre fin que nous aurons entrepris ce travail.

M. le comte O. de Sesmaisons nous paraît avoir parfaitement établi, sous le rapport du pelage, les variations qui frappent, à l'aspect de la race bretonne, sur toute l'étendue du pays qu'elle a peuplé. Nous profiterons de ses excellentes observations.

C'est dans le Morbihan, partie élevée et pauvre, que réside le type général auquel on a donné le nom de race ou de sous-race *morbihannaise*. La taille mesure 1 mètre à peine ; le manteau

est pie-noir. Cette robe se retrouve dans le Morbihan même avec un peu plus de taille et de corps, puis dans les cantons plus riches du bord de la mer, d'Auray à Hennebon et Quimperlé. « Mais, dit M. de Sesmaisons, cette dernière est inférieure à la première, parce que son développement se complique d'une charpente osseuse relativement moins légère. » En effet, la morbihannaise est particulièrement remarquable par sa finesse, et ce caractère s'étend à tout l'animal, au grain du tissu osseux non moins qu'à tous les autres; il est extérieur; il est dans toute l'organisation à un degré égal à celui qu'on trouve dans la physionomie. Aux environs de Quimper, dans la Cornouaille, la robe dominante est le gris étourneau; dans les Côtes-du-Nord et le pays de Léon, la nuance générale est pie-rouge. De cette dernière, on avait voulu faire aussi une variété, la sous-race *léonnaise* ou *léonarde,* l'un et l'autre se dit ou se disent, parce que son siége principal aurait été fixé dans le Léon. Alors, on créait encore la variété *carhaisienne;* mais d'encore en encore, on serait arrivé à en faire une par canton. La vérité a imposé l'unité dans les limites que nous avons définies.

« C'est une chose assez remarquable, continue M. de Sesmaisons, que ce partage des couleurs dans la race bretonne. Si vous suivez la chaîne des petites montagnes qui forment, pour ainsi dire, l'échine de notre province, en versant les eaux qui l'arrosent au sud et au nord, vous verrez le pie-noir prédominer dans le versant sud et sud-ouest, d'autant plus qu'on s'avance vers les côtes, tandis que le pie-rouge, au contraire, domine d'autant plus dans le versant nord et nord-ouest qu'on se rapproche davantage de la mer. La Cornouaille elle-même, comprise dans la fourche formée par les montagnes d'Arrès et par les montagnes Noires, semble subir cette loi de partage des couleurs, et si Quimper, Le Faou, Châteauneuf-du-Faou, sont au pie-noir ou au gris étourneau, on verra à Carhaix, à Callac, à Rostrenen et à Corlay, les robes pie-rouge. »

Quoi qu'il en soit de la couleur et de la taille, les caractères génériques de la race sont les suivants (fig. 21 et 22) : poids commun, de 150 à 200 kilogr.; corps un peu long, mais bien proportionné; le coffre relativement large, les épaules bien prises, le fanon peu prononcé; l'arrière-train serré; la mamelle très-développée; l'encolure grêle; la tête fine; cornes minces et longues, d'un blanc sale à la base, d'un beau noir luisant à la pointe, arquées et relevées; les membres grêles et menus, bien que la jambe et l'avant-bras se montrent assez musculeux : c'est donc particulièrement le dessous qui est mince.

La race bretonne, éminemment sobre, comme toutes celles qui naissent sur la lande et vivent de bruyères, est vigoureusement trempée. On la fait travailler en quelques endroits : c'est l'exception; sa spécialité, a-t-on dit, est la production du lait : mettons les points sur les *i* et disons plus exactement : sa spécialité est de donner un beurre très-abondant et de qualité très-supérieure quand on sait l'extraire du lait avec soin et le manipuler avec intelligence. D'autre part, elle engraisse assez bien dès qu'on fait autour d'elle l'abondance; elle donne alors une proportion de viande satisfaisante et celle-ci est fine et savoureuse. Elle est l'objet d'un commerce très-actif et très-étendu, soit dans la contrée même, soit au dehors. En France, aucune race n'est véritablement plus populaire : on la trouve un peu partout, mais notamment dans le Midi et le Centre, là où les races ne sont pas laitières; elle y remplit une lacune en fournissant une quantité de lait, riche et de haut goût, en rapport avec la quantité de nourriture qu'on lui donne. Elle reste sobre en tous lieux et s'acclimate aisément partout, mais ses besoins se développent presque autant qu'on le veut; elle consomme plus alors et rend toujours en proportion de ce qu'on lui accorde. Sa longévité est précieuse, quand on l'expatrie, parce que, fournissant une longue carrière de services non interrompus, il n'est pas besoin de la renouveler aussi souvent. Ce fait a bien son importance quand on l'entretient loin de la terre natale. A l'état de graisse, elle suit volontiers un rapide courant qui l'emporte dans les îles de la Manche, chez nos voisins qui apprécient fort la qualité de sa viande. Par cette voie nous envoyons annuellement de quatre à cinq mille bœufs, soit en Angleterre, soit à Jersey ou à Guernesey. Ce chiffre peut représenter le quart environ de l'importance commerciale avec les diverses parties de l'intérieur.

Voyons maintenant le régime, constatons les divers traitements qui l'étreignent. Ils ne sont ni luxueux ni confortables, mais ils font la race ce qu'elle est.

L'ordinaire est menu. « A peine les élèves peuvent-ils se passer de leur mère, dit M. Basset-Villéon, qui a bien étudié ses conditions d'existence, qu'ils sont soumis à un régime misérable. » En hiver, un peu de paille et de foin, souvent de qualité douteuse, à l'étable, et quelques heures d'un bien maigre parcours. La ration d'accroissement ou de production n'est pas connue, à peine la ration d'entretien; mais toutes sortes de mauvais procédés de la part du jeune gardien, les aboiements et les tourmentements continuels du chien qui les accompagne. Au printemps, la réclusion se fait de moins en moins longue; le durée du pacage s'allonge, et la végétation plus ou moins rapide offre une abondance relative, dont l'économie se hâte de profiter : c'est le bon temps. Mais les brusques variations de température, les intempéries, la qualité des herbes, voire la voracité des pauvres affamés, sont autant de causes d'indispositions, de dérangements, de maladies mêmes qui entravent plus ou moins la croissance. On ne trouve pas là de motifs pour secouer l'incurie des premiers jours. Les choses suivent leur cours. On aurait beau y regarder de près, on ne saisirait pas trace d'attentions. On ne sait pas ce que c'est que le pansement; on ignore jusqu'à ces soins faciles et de simple propreté qui exercent partout et toujours une si heureuse influence sur la régularité des différents actes de la vie. Les jeunes bêtes portent sur diverses parties du corps une boue, durcie par le temps, des plaques de fumier qui n'attestent que trop la parcimonie avec laquelle on renouvelle la litière. Nulle part les étables ne sont plus mal entendues et plus mal tenues; on les cure trois ou quatre fois par an, quand on a besoin du fumier; elles forment des bouges infects, et leurs petits habitants, qui n'ont plus rien de la jeunesse, ont revêtu de bonne heure la livrée de l'infortune et de la misère.

Les vaches, qui donnent chaque jour le riche produit de leurs mamelles, ne sont pas beaucoup mieux traitées. Le logement est le même : bas, étroit, méphitique, sans mangeoire ni râtelier, plafonné par la provision de fourrage envoyant sur

les bêtes, quand on le foule, une poussière incommode, recevant, jusqu'à ce qu'elle ait disparu, les exhalaisons malsaines de l'étable qui l'imprègnent et le gâtent; rigoureusement fermé par les froids et asphyxiant les animaux; tout grand ouvert par les chaleurs et donnant retraite aux insectes dont les piqûres sont à la fois une insulte et un tourment. La nourriture n'est jamais suffisante à l'étable pour des bêtes qui portent un veau et donnent du lait en même temps, car le travage cesse quelques jours avant la mise-bas, et peu après la bête reprend le mâle. Sa fécondité est grande; elle a presque constamment à satisfaire à trois exigences simultanées : — son entretien, — le nourrissage du fœtus — et la production du lait. Les bêtes doivent suffire aux nécessités d'entretien et de développement; mais on y ajoute de bonne heure les pertes qui résultent pour le mâle de l'accouplement, pour la femelle de la gestation. La vie en commun précipite les désirs; les mâles se fatiguent avant l'âge, et il n'est pas très-rare de rencontrer des génisses mères avant d'avoir atteint leur seconde année.

Le mode de reproduction, on le voit, n'est pas moins vicieux que n'est déplorable le régime de l'écurie. L'accouplement est libre; les vaches saillies à la ferme sont constamment en minorité. C'est en plein air, dans les jachères ou dans les landes immenses où sont conduits les troupeaux, que le mariage se consomme pour le grand nombre : les non-fécondations sont extrêmement rares, mais les avortements sont assez fréquents. Il faut en rechercher les causes dans le régime.

Hâtons-nous de dire que ce tableau, complétement et universellement exact dans la province, il y a quelques années, tend à s'améliorer d'une manière notable dans les cantons les plus avancés. Le mouvement agricole opère des prodiges, et le progrès pénètre ici comme ailleurs.

Les vaches pleines commencent à être mieux traitées sous le rapport de la nourriture. Les feuilles de choux leur sont données; on leur distribue, comme aux bêtes d'engrais, des racines et des tubercules crus ou cuits, et, dans ce dernier cas, on en compose des soupes et des buvées très-nourrissantes. Aux approches de la parturition, on les sépare des autres

bêtes, et elles deviennent, de la part de la ménagère, l'objet d'une certaine sollicitude. Aux premiers signes d'accouchement, on appelle des témoins, on requiert des aides; on intervient toujours malheureusement avec plus ou moins de précipitation et de maladresse. Comment la femme ne comprend-elle pas l'utilité de laisser agir la nature, de n'en point troubler le travail? L'extraction du veau s'accomplit le plus souvent de la main des hommes, plus ou moins brutalement et à contre-temps. Nous voudrions qu'on y connût universellement le sage conseil donné par M. de Dombasle : « Lorsqu'on n'a pas à sa disposition un homme expérimenté, le plus prudent est d'abandonner entièrement l'opération à la nature. »

L'accouchement terminé, on bouchonne la mère, on la couvre de paille qu'on enveloppe d'une couverture, et l'on fait un peu de tranquillité autour d'elle. Si les souffrances n'ont été ni trop fortes ni trop prolongées, on ne modifie en rien le régime ordinaire. A la suite d'un part laborieux, on croit devoir relever les forces en administrant ce qu'on appelle une soupe rousse, c'est-à-dire un composé d'eau, de beurre roussi sur le feu et de pain de ménage; d'autres fois on donne un breuvage tonique et tiède, un demi-litre de vin rouge étendu d'une égale quantité d'eau.

Pour que les choses se passent ainsi, il faut que le vélage s'accomplisse la nuit ou à peu près. Il arrive souvent que la vache dépose son fardeau en plein jour, au beau milieu de la lande. Alors rentrent ensemble du pacage, à l'heure accoutumée, la mère et l'enfant, à moins que ce dernier ne soit pas assez solide pour marcher et suivre l'accouchée. Dans ce cas, on est obligé d'aller le prendre et de le transporter à domicile. Une fois dans l'étable, on le frotte avec de la paille, on lui donne une litière épaisse et propre, on le fait boire et on le tient chaudement.

Un singulier régal se prépare ici avec le premier lait. Voici comment M. Éléouet, auteur d'une excellente statistique agricole de l'arrondissement de Morlaix, raconte la chose. « Dès que le petit est né, dit-il, on trait la mère, en ayant soin de ne laisser aucune goute de lait dans les mamelles. Ce lait est

mis sur le feu, où il ne tarde pas à s'aigrir. Le *colostrum* se partage en deux parties bien différentes : une épaisse, d'une couleur blanche jaunâtre, nage dans un liquide séreux ou petit-lait.

« Ce premier lait n'est jamais donné au veau. Ainsi préparé, il sert à la nourriture des gens de la ferme, qui le trouvent excellent. Le même jour, et lorsque les mamelles contiennent encore une certaine quantité de lait, quelques personnes ont pour habitude de faire teter la mère par le veau. » Cela donne à supposer que le plus grand nombre fait boire au baquet. Dans tous les cas, le nourrisson est attaché par le cou, près de la nourrice, assez court pour qu'il ne puisse en user à sa guise. Il tettera ou boira au seau trois fois par jour : cela ne dure pas au delà de six à dix jours pour ceux que du premier coup on destine au boucher. L'allaitement se prolonge pendant un mois, six semaines ou deux mois au plus, pour les animaux qu'on veut élever. On fait alors un choix, et l'on envoie à l'abattoir l'excédant du nombre à conserver. On sèvre les élèves en leur administrant une manière de soupe composée d'eau tiède mêlée de lait, épaissie avec de la farine de froment et des tranches de pain bien trempées. On offre cette friandise au jeune animal dans un vase quelconque, mais il se garde bien d'y toucher. Pour la lui faire avaler, une personne pose une main sur la nuque, et, de l'autre, saisissant l'extrémité inférieure de la tête, force l'animal à plonger les lèvres dans le potage. Un doigt est introduit dans la bouche, et peut faire supposer au nourrisson que ceci est encore un trayon de la mamelle; il tette et finit par aspirer et manger la soupe délicate qu'on a pris la peine de lui préparer. Il y a du reste nécessité d'agir ainsi, car le petit ignorant se laisserait mourir de faim auprès de la gamelle plutôt que de s'imaginer que là est le moyen de vivre. En un ou deux jours l'éducation est complète; on règle les repas qui sont au nombre de trois par vingt-quatre heures. Dans l'intervalle, le veau trouve dans un petit râtelier, qu'on pose à sa portée, un peu d'herbe fine et tendre; l'instinct le pousse, l'occasion est bonne; il goûte, puis il mange avec bonheur, et le voilà grand garçon. Désormais, il n'a plus qu'à croître et

embellir pour répondre aux vues et aux vœux de l'éleveur.

La vache à lait est soumise au *trayage* deux fois par jour, à douze heures d'intervalle. L'opération est confiée à une femme ou à une fille de ferme qui en connaît l'importance, et sait se faire aimer des bêtes du troupeau par la douceur de ses manières et par toutes sortes de bons traitements.

Que ne pouvons-nous aussi parler de sa propreté? Malheureusement, elle n'en a ni le sentiment ni le besoin : à quoi bon se laver les mains, par exemple, puisqu'on ne se lave jamais les pieds? Les ustensiles de service sont peu ragoûtants, mais le pis est souvent couvert de fumier; qui donc songerait à les laver? Tout est à l'avenant; rien ne manque, et pourtant rien ne demande des soins de propreté plus minutieux, plus méticuleux, dirons-nous, car tout nuit aux qualités du lait, tout altère ce liquide dont la pureté est un symbole.

Quel est le rendement moyen en lait de la vache bretonne? On s'est livré à cet égard à des calculs nombreux et presque toujours excessifs. On a cité des prodiges : on a trouvé des bêtes dont la sécrétion était si abondante qu'on osait à peine en croire ses yeux. Il en est qui ne pèsent pas au delà de 260 kilogrammes, et qui « donnent, dit M. Rieffel, 2,000 litres de lait par an : c'est huit fois le poids de l'animal. 20 hectolitres de lait dans un aussi petit corps, autant que donne de vin 1 hectare de vigne, cela semble merveilleux. » C'est que, il faut le dire, ce ne sont là que de brillantes exceptions. « Dans une vacherie un peu nombreuse, continue M. Rieffel, dont les travaux sont toujours appuyés de preuves, ces rendements exceptionnels tombent à une moyenne de 1,200 litres par tête et par an. Voilà donc sur quoi l'on peut compter, sous peine de se fourvoyer dans des chiffres imaginaires, et de se trouver ensuite en face de déceptions pénibles.

« On me demandait mon avis, reprend M. Rieffel, sur un établissement de laiterie avec des vaches bretonnes, auprès d'une grande ville. On voulait un troupeau de quarante têtes, et on estimait le rendement moyen de chaque vache à 2,700 litres de lait par an. Cela devait donner 108,000 litres à vendre dans l'année, 300 litres par jour. Et là-dessus on établissait de jolies recettes en argent.

« Malheureusement, tous les calculs péchaient par la base. J'eus beaucoup de peine à faire comprendre à la personne intéressée qu'elle ne devait compter, en moyenne, avec des vaches bretonnes, que sur un rendement de 1,200 litres. »

Nous voilà bien fixé pour ce qui se passe en Bretagne et ailleurs : la petite brette, comme on l'appelle dans le Midi et dans le Centre, rend environ par jour, année pleine, 3 litres $\frac{1}{3}$ de lait; les productions supérieures sont exceptionnelles et passagères. Ces données deviendront précieuses quand nous nous arrêterons sur l'avenir de cette excellente race, qu'il faut juger dans ses aptitudes propres, considérer dans le milieu qui est le sien. Mais elle a cela de commun avec toutes les races quelconques, et l'on commet de grossières erreurs quand on s'en occupe d'une manière absolue en dehors de son cadre; on en fait alors une abstraction, en s'en allant rêver, suivant l'expression du directeur de Grand-Jouan, dans le pays des chimères.

« La petite vache bretonne, nous dit à son tour M. J. Bodin, qui est si bien placé pour la connaître au fond, a été louée et blâmée quelquefois avec exagération. Ses partisans veulent la placer partout, même dans les riches pâturages de la vallée d'Auge; ses ennemis veulent la proscrire, même des bruyères. On oublie des deux côtés que tout est bien si tout est à sa place.

« Dans les landes, dans les terres pauvres, la race bretonne est la seule qu'on puisse entretenir; elle utilise merveilleusement de chétifs fourrages que les autres dédaigneraient. Elle a été créée *par* et *pour* le terrain qu'elle occupe, et pour les terrains qui ressemblent à ce dernier.

« Les habitants de quelques parties du Midi achètent nos petites vaches; d'autres localités, peu favorisées sous le rapport des fourrages, ont le bon esprit de les apprécier. Elles sont fort recherchées, et on en fait un commerce très-étendu. Elles sont même devenues à la mode; elles sont de rigueur aujourd'hui dans les parcs, où elles font l'ornement des gazons.

« Transportée dans de riches pâturages, la vache bretonne engraisse promptement et diminue de lait. Là elle est en quelque sorte exilée, comme les vaches de ces gras pâturages lorsqu'elles sont amenées dans la patrie des brettes.

« Celle-ci, qu'on me permette de m'exprimer de la sorte, est le passage du mouton à la vache. Elle doit subsister telle qu'elle est tant que les fourrages ne seront pas plus abondants.

« Conservons-la précieusement; il y aura toujours des terrains pauvres.

« Comment se comportent les grandes bêtes brusquement transplantées dans la pauvre contrée des brettes? Elles sont maigres, abattues; elles ont l'œil terne. Nous pouvons dire : Il n'était pas temps de les introduire ici. A côté d'elles, la petite morbihannaise, vigoureuse, leste, gaie, semble aussi à l'aise qu'un chevreuil au milieu de ses bois.

« Combien de fois, le long des chemins, n'avons-nous pas observé ce contraste frappant? La grande vache importée ne peut manger une herbe courte; elle regarde, elle écoute, elle attend; on dirait qu'elle pense à la terre natale, qu'elle regrette sa grasse patrie. La petite bretonne broute activement sans s'arrêter jamais.

« Elle rentre à l'étable, bien ronde et la mamelle pleine : c'est le fruit de son appétit et de son travail aux champs.

« En résumé, la vache bretonne est un excellent animal, dans les conditions pour lesquelles elle a été faite, mais il serait déraisonnable de vouloir la mettre partout. »

Un mot sur l'engraissement, et nous reprendrons cette question, qui mérite d'être examinée avec attention, car elle est double. Il ne s'agit pas seulement, en effet, du transport et de l'élève de la race bretonne dans d'autres contrées que la Bretagne; il s'agit aussi et surtout de sa propre conservation « telle qu'elle est » dans ce grand centre de production et d'élevage, et enfin des améliorations qu'elle peut être appelée à subir dans un avenir prochain.

Mais voyons la spéculation de l'engraissement, qui a bien aussi son importance, si l'on se reporte au nombre des existences, à la population serrée de la race dans toute l'étendue du pays qu'elle occupe.

En ce qui concerne les veaux, nous l'avons dit, la consommation les prend presque à leur naissance. On les estime quelque chose comme 5 francs en naissant, et 8 francs à dix jours, âge assez ordinaire de la vente pour un grand nombre. La première lactation, mauvaise pour tout autre usage, est ainsi utilisée, et rend cette petite somme de 3 francs; mais le boucher échelonne ses achats, qui s'arrêtent à la limite extrême de deux mois. Ce commencement d'élevage est peu lucratif, en raison des besoins du jeune animal et du peu d'activité de la croissance chez la race. La vente du lait en nature rend davantage partout où elle est possible. Cependant les veaux les plus âgés sont ceux qui payent leur nourriture au prix le plus élevé, d'autant qu'on livre plus volontiers les mieux venants et les plus grands, parmi lesquels il en est qui arrivent au poids de 100 kilogrammes. Ceux-ci partent généralement pour les îles de Jersey et de Guernesey.

Avant d'être engraissé, le bœuf a passé par plusieurs mains. Celui qui l'a fait naître le garde volontiers jusqu'à l'âge de deux ans et demi; alors il s'en défait au profit d'un autre chez qui il travaillera pendant un temps à peu près égal. De cinq à six ans, il sera vendu maigre, et l'acquéreur emploiera deux mois environ à le mettre en chair; il le revendra à un quatrième, qui avancera sa condition vers *le gras;* mais souvent un cinquième se chargera d'achever l'engraissement et de conduire l'animal à la foire, qui sera sa dernière étape. Il serait difficile de pousser plus loin, dans l'application, le principe de la division du travail.

Le bœuf gras de race bretonne pèse de 250 à 350 kilogr., suivant sa taille, qui elle-même a pour point de départ le degré de fertilité du sol sur lequel il est né, et la condition plus ou moins rude que lui a faite son éleveur.

Il a subi la castration vers la fin de sa deuxième année, au moyen de casseaux, et le plus souvent par ratissage. Ici le bistournage est tout à fait inusité.

L'acquisition des bœufs maigres commence avec septembre et finit avec novembre; l'engraissement dure de cinq à six mois. Il y a cependant d'autres époques. Ainsi, dans le Finistère, le mois de mai est considéré comme le temps de l'année le plus favorable à la spéculation. Cela montre tout de suite qu'il y a, suivant les localités, deux modes d'engraissement, l'un mixte, l'autre de pouture.

Le premier utilise sur pied, soit les premières, soit les der-

nières herbes de la saison. Celles-ci pourtant ne sont pas d'un grand secours; on les remplace bientôt par des distributions de regain récolté à cette fin. La végétation printanière est plus riche, mais elle serait insuffisante aussi, et les animaux trouvent en rentrant du pacage un supplément de nourriture qui contribue à les préparer; il se compose de feuilles de choux et de navets, de trèfle vert ou même de vert de pré.

Au regain succèdent le foin, la paille et les choux, puis l'avoine et les farines.

Le régime du pâturage se prolonge jusqu'à la fin de septembre dans l'autre mode; mais, au retour, les animaux trouvent une abondante ration composée d'aliments de première qualité : c'est un mélange de panais, de navets, de betteraves, de paille et de foin. Toutes les racines sont données à l'état cru. Quand les animaux ne doivent plus quitter l'étable on leur sert en six repas égaux, également espacés de cinq heures du matin à neuf heures du soir, 45 kilogr. de racines et 9 kilogr. de foin ou de paille : c'est une ration de 54 kilogr. par tête, bœuf ou vache.

On obtient alors des animaux dont les maniements indiquent une condition assez élevée, et dont la qualité de la viande répondra à la nature même des aliments qui l'auront produite.

Le petit bœuf breton engraissé est beau. Sa forme est assez cylindrique; les os ont disparu sous la chair; les membres se trouvent amoindris par le développement du corps; la ligne du dos est droite et soutenue; la peau est douce et élastique, mais il y a trop de différence entre l'arrière et l'avant; la culotte n'est ni assez fournie ni assez descendue; les hanches sont trop serrées. Il y a loin de cette conformation à la symétrie, qui est le triomphe de la zootechnie dans les races créées pour la spéculation de la boucherie.

Dans les concours de bestiaux gras, le petit bœuf breton remporte chaque année des succès de bon aloi; son rendement est d'autant plus élevé qu'il a été engraissé plus jeune. C'est d'ailleurs une loi physiologique constante. L'expérience la confirme chez toutes les espèces comme dans toutes les races. Ici la différence est surtout marquée chez la femelle, que son utilisation comme laitière empêche nécessairement d'aller de

bonne heure à l'abattoir. On ne l'engraisse pas avant dix ans, on la garde souvent davantage, et elle ne coûte pas moins à engraisser que le bœuf pour un rendement proportionnel très-inférieur : cela s'explique de reste. La différence peut s'élever jusqu'à 10 pour 100.

La viande de la race bretonne se classe parmi les bonnes qualités.

On emploie pour la vache les mêmes procédés d'engraissement que pour le bœuf; son poids moyen est de 180 kilogr.

En dehors de l'avantage de faire consommer sur place les produits du sol, et de restituer à celui-ci, sous forme d'engrais, les principes nécessaires à sa fertilisation, l'engraissement laisse peu de bénéfice à chacun de ceux qui s'en partagent les charges. On s'est livré à des calculs qui ont abouti à ces petits chiffres, sous le rapport argent, — 5 fr. pour la vache et 15 fr. pour les bœufs. Les industriels sont habiles à calculer les frais de production, à connaître le prix de revient et à déterminer le prix de vente; combien se contenteraient d'un résultat pareil à celui qu'on retire en général de l'engraissement du bétail? Bien heureux sans doute ceux de l'agriculture qui pourraient mettre au-dessus de la porte de leur étable cette enseigne du marchand : « Au Gagne-Petit, » car, dans les comptes qu'on a dressés, on n'a rien porté pour les accidents. L'élevage est gros d'éventualités pourtant.

Aussi le cultivateur breton est-il forcé de vivre encore plus sobrement que ses bêtes; il n'en consomme que le moins possible, et jamais des meilleures.

Il a même des habitudes de conservation de la viande qu'on chercherait vainement ailleurs qu'en Bretagne, et que nous devons rapporter ici pour ne les point passer sous silence. Nous en empruntons les détails à M. Éléouet, dont nous avons déjà cité l'intéressant ouvrage.

« Deux moyens, dit-il, sont successivement mis en usage dans l'arrondissement de Morlaix pour la conservation de la viande de bœuf et de vache.

« Le premier est la salaison, et le second la fumigation.

« Pour faire la salaison, après avoir tué et dépecé l'animal, on imprègne de sel de cuisine chaque morceau de viande, en

le frottant fortement avec les deux mains. Lorsque la viande est suffisamment salée, on place les morceaux, pendant six semaines à deux mois et demi, dans la saumure. Au bout de ce laps de temps, on les retire et on les place sur des claies de bois attachées au plancher, le plus près possible de la cheminée.

« C'est ordinairement vers le mois de février que commence la fumigation, et elle se prolonge jusqu'en août; alors la viande est employée aux usages domestiques. »

Voilà qui montre à quel point la Bretagne tient à ses habitudes. Celle-ci nous paraît un peu bien invétérée, et sûrement digne d'oubli, dans un état de production qui permet de s'approvisionner en tout temps de viande fraîche.

Revenons maintenant à l'état actuel de la race bretonne, et voyons quel genre d'amélioration peut lui être favorable.

Et d'abord, partout où la terre restera pauvre, couverte de landes ou mal cultivée, laissez la petite race à son œuvre : nulle, en pareille situation, ne pourra l'égaler. Elle y sera ce qu'elle a été, une providence; et ce fait ne restera pas circonscrit à une partie de la Bretagne, il s'étendra *avec profit,* nous soulignons le mot à dessein, à tous les pays pauvres quelconques. On pourra la venir chercher là en toute confiance, elle n'occasionnera jamais de déception. Ce n'est pas une opinion, mais la constatation de toutes les tentatives qui ont été faites dans ce sens; elles sont nombreuses.

Est-ce à dire, malgré ses avantages propres, qu'elle puisse demeurer utilement sur les terres améliorées, sur le sol dont le degré de fertilité tend à s'élever d'année en année, grâce à des engrais plus abondants, à des cultures plus efficaces, à des successions de récoltes mieux entendues? La réponse est aisée : on la trouve dans un non, dans un non absolu. L'expérience parle haut à cet égard; non pas l'expérience isolée de quelques-uns, mais celle du grand nombre déjà. Aussi les qualifications les plus significatives sont venues; après les gentillesses, les gros mots : la bretonne n'est plus qu'une lilliputienne, et son époux un pygmée; on veut celui-ci plus fort aux champs, celle-là plus grande, parce qu'une puissante laitière donne plus que deux petites brettes; on ne tient plus autant ni à l'un

ni à l'autre, et l'on cherche, par le croisement, à réaliser des métis d'un entretien plus profitable. On s'est donc rendu compte que ce même bétail ne s'élève pas parallèlement à la fertilité du sol, qu'il reste insuffisant partout où la terre devient plus riche et plus généreuse : on le poursuit dès à présent, et depuis quelque temps même on le chasse, en appelant toutes sortes de races nouvelles à le remplacer. Le voilà donc qui s'efface, qui tend à disparaître, comme s'en va ou s'en est allé le mouton chétif près duquel la race bretonne a si longtemps vécu paisible, parce que, excellent sur la lande, ce pauvre mouton est improductif sur la terre fertilisée par le défrichement et ses conséquences.

De pareils changements ne s'effectuent ni brusquement ni sans résistance, mais ils s'accomplissent sûrement et quand même, en vertu de la loi du progrès : celle-ci ne perd jamais ses droits, et l'expérience le constate toujours. Sur ce point, écoutons ce qu'elle a appris à un homme de valeur, dont la parole fait autorité à juste titre.

« Depuis bien des années, écrivait M. J. Rieffel en 1858, je me livre à des expériences nombreuses sur les croisements avec la race bretonne.

« Cette excellente race est destinée à disparaître avec les landes de Bretagne et le système de culture avec pâture sauvage auquel elle répondait parfaitement.

« Pour entrer dans les vues de l'avenir, la race bovine bretonne doit être modifiée, soit par l'amélioration par elle-même, au moyen de la sélection et d'un choix bien entendu de reproducteurs, soit par le croisement.

« J'ai commencé par attacher un grand prix à l'amélioration par la race même, et j'ai poursuivi cette idée pendant de longues années. A trois reprises différentes, j'ai cru avoir trouvé des souches capables de former une sous-race mieux conformée et donnant plus de lait.

« Mais j'ai dû abandonner cette idée en présence des faits.

« Lorsqu'il s'agit d'améliorer une race, il faut d'abord se rendre compte du but que l'on veut atteindre. Le but étant bien défini, on doit rechercher les voies et moyens. Dans ce dernier ordre d'idées, la nourriture est appelée à jouer un grand rôle.

« Qu'arrive-t-il avec la race bretonne, alors qu'on augmente sa nourriture? Elle grandit, engraisse, perd ses facultés laitières ; souvent elle devient inféconde et son entretien est coûteux. J'ai varié ces expériences de bien des manières, soit sur des bêtes adultes, soit sur de jeunes bêtes, j'ai toujours obtenu les mêmes résultats.

« Beaucoup de personnes ont une prédilection décidée pour l'amélioration des races par elles-mêmes ; mais, dans le nombre de ces personnes, j'en ai peu rencontré qui aient élevé des animaux, et surtout peu qui aient élevé dans un but défini, et poursuivi ce but pendant une série d'années. D'autres sont habituées à leur race, qui elle-même est faite au système de culture du pays. On trouve dans chaque canton un cultivateur soigneux, aimant le bétail, dont les animaux sont en général plus beaux que ceux de ses voisins. Cet homme a réellement amélioré la race par elle-même. Mais combien faudra-t-il de générations d'hommes ainsi doués pour arriver à une amélioration fondamentale? Là est la question.

« Nous vivons trop peu de temps pour des œuvres qui demandent de si longues années, et qui exigent surtout des résultats pécuniaires immédiats.

« J'ai donc entrepris des croisements, et je n'ai pas tardé à obtenir d'excellents résultats, aussi bien dans l'amélioration des formes des animaux que dans la production du lait et la précocité. Voilà certainement de grands avantages ; et, dans tous ces travaux sur l'économie animale, je n'ai que le regret du temps perdu dans mes recherches sur l'amélioration de la race par elle-même.

« Il ne faudrait cependant pas conclure de ces paroles que je rejette ce dernier genre d'amélioration dans toutes les races.

« Lorsqu'une race, par exemple, possède des aptitudes spéciales et que l'on tient à conserver ces aptitudes, je ne vois pas pourquoi on chercherait à faire des croisements, alors que cette race peut payer ses frais. Je citerai comme type de ce genre, que j'ai sous les yeux, la race choletaise, admirable race de travail, à laquelle tout croisement ne pourrait qu'être nuisible, eu égard à ses aptitudes spéciales.

« Il n'en est pas ainsi de la race bretonne ; son aptitude à elle est la production du lait.

« Mais cette race est en général mal conformée ; elle est lente à se développer et d'une taille exiguë pour répondre à un état avancé de l'art agricole. Il résulte de ces défauts que, sur une exploitation à culture intensive, la race bretonne ne paye plus ses frais.

« J'ai fait et vu de nombreux calculs à ce sujet. Dans une entreprise de laiterie, par exemple, où l'on doit produire chaque jour une quantité donnée de lait, il faudra le double de vaches bretonnes, le double de logement, le double de vachers, et plus de nourriture proportionnelle qu'avec une race plus forte, pour poduire la même quantité de lait.

« Il ne s'agit plus ici de comparaisons individuelles, il faut calculer la masse des frais et la masse des produits.

« ..... Dans une vacherie un peu nombreuse, la production moyenne se trouve ramenée à 1,200 litres de lait par tête et par an, et l'on est moins avancé avec des bêtes bretonnes, pesant 260 kilogr. poids vivant, qu'avec des bêtes d'un poids de 400 kilogr., dont le rendement moyen s'élève à 2,400 litres ; car il ne faut pas croire que les vaches bretonnes vivent et donnent du lait sans nourriture.

« Une vacherie composée de quarante vaches bretonnes, dans les poids et rendements moyens que je viens d'indiquer, consommera plus qu'une autre vacherie composée de vingt vaches croisées, du poids de 400 kilogr.

« Il est vrai que, sur une exploitation de landes et de pâturages sauvages, les quarante vaches bretonnes auront meilleure mine que les vingt vaches croisées. Mais alors le lait diminuera chez les unes comme chez les autres.

« Ce sont ces calculs, nécessités de proche en proche par l'envahissement de la culture arable, et les besoins incessants de la civilisation moderne, qui amoindrissent chaque jour la race bretonne primitive, et engagent les cultivateurs bretons dans la voie des croisements et dans l'importation des races étrangères. On trouve de tout en Bretagne. J'ai compté des taureaux de toutes races : des choletais, des cotentins, des manceaux, des salers, des durhams, des devons,

des ayrshires, des herefords, des west-higlands, des suisses.

« Dans tout cela, ce qui m'a le plus surpris, ce fut l'importation régulière de taureaux manceaux qu'a faite, pendant plusieurs années, un propriétaire de Bretagne. La race mancelle n'est pas du tout laitière.

« Les choletais, race de travail, s'expliquent par la proximité du voisinage et des relations commerciales, ainsi que par la convenance de bœufs plus forts que les bœufs bretons pour le défrichement des landes.

« Dans mon opinion, les meilleurs croisements que l'on puisse faire avec la race bretonne sont les croisements avec les races durham et ayrshire. Pendant longtemps je m'en suis tenu au taureau durham, et j'ai obtenu de très-bons résultats immédiats dans l'amélioration des formes et dans la production du lait. Cependant, en continuant toujours à donner le taureau durham, on arrive, dans certaines familles, à une propension trop forte à la graisse. (Fig. 23.)

« Comme je désirais surtout avoir une sous-race laitière, j'ai essayé de donner quelques vaches croisées au taureau ayrshire, et le succès a répondu entièrement à mon attente. (Fig. 24.)

« Je crois qu'il est difficile d'arriver à quelque chose de mieux, en aussi peu de temps, qu'on peut le faire avec l'alliance des sangs breton, durham et ayrshire. J'ai trouvé, en effet, pour résultat, la réunion de l'amélioration des formes avec la faculté laitière, et une très-grande précocité.

« ..... Et d'abord, le premier croisement doit être fait par un taureau durham sur une vache bretonne. On a émis l'opinion de commencer par le taureau d'Ayr : je crois que c'est une faute. J'ai essayé les deux modes, et je n'ai pas été satisfait des animaux que j'avais fait naître avec ce dernier croisement. J'ai observé, dans d'autres étables, les animaux nés chez des éleveurs différents, et j'ai trouvé les résultats identiques avec les miens.

« J'ai remonté alors aux causes. Il paraît extraordinaire de faire saillir une vache bretonne du poids de 260 à 300 kilogr. par un taureau durham, qui pèse quelquefois le double. Je dois dire, cependant, que je ne choisis pas à dessein le taureau le plus lourd pour saillir la plus petite vache. Je fais le

contraire, quand je le peux; mais, à l'occasion, je ne crains pas de donner un taureau durham de 600 kilogr. à une vache bretonne de 300 kilogr.

« Ordinairement on tient la vache pour éviter les accidents. Mais, quand il naît quelques difficultés, qui proviennent le plus souvent des prédispositions plus ou moins favorables de l'un des deux animaux, on les laisse ensemble en liberté, les hommes ne faisant plus que gêner, et la vache ne tarde pas à être fécondée. Le premier essai que je fis ainsi remonte à 1842. Je n'avais alors qu'un seul taureau durham, et le père devait servir sa fille. Après bien des essais infructeux, je les fis mettre ensemble dans une prairie, et la fécondation fut parfaite. Depuis lors, j'ai toujours continué ainsi.

« En remontant aux causes qui permettent aux taureaux durham de saillir les vaches bretonnes, sans craindre d'accident au moment du part, j'ai cru devoir attribuer cette faculté à l'admirable conformation de ces animaux. Les veaux arrivent généralement petits, et n'ont presque pas d'os. Les personnes qui n'ont jamais fait naître et qui n'ont pas été à même d'observer, n'ont que du mépris pour un veau durham-breton du poids de 20 à 25 kilogr. à la naissance. Ce veau grandira, et, s'il est bien nourri, il pourra peser, à la fin de son année, 300 à 400 kilogr., c'est-à-dire plus que sa mère. Voilà précisément ce qui fait le grand avantage de commencer le croisement par le taureau durham. Les veaux durhams-bretons se nourrissent mieux que les veaux ayrs-bretons; ils sont moins pétulants, s'assimilent mieux la nourriture. Une génisse durham-bretonne est mieux constituée pour recevoir ensuite un taureau ayrshire, qui a généralement une ossature plus forte que le durham.

« Une génisse ayr-bretonne a, en partie, les défauts communs aux deux races, c'est-à-dire une poitrine plus étroite, un ventre plus gros, les fesses pointues, et des os plus volumineux donnés par le taureau d'Ayr. Cette bête est moins bien faite pour recevoir le taureau durham. La première préparation est évidemment meilleure.

« D'ailleurs, les résultats seront visibles pour qui voudra faire des expériences. Il suffira de comparer les résultats.

« En ce moment, l'opinion paraît être aux croisements ayrshires-bretons. Comme la race d'Ayr est éminemment laitière, ainsi que la race bretonne, et qu'en France on veut du lait avant tout, on espère arriver du premier jet à tout ce qu'il y aura de plus parfait.

« On grandira certainement la race bretonne, en lui donnant plus d'os; le lait augmentera; mais ce croisement serait plus coûteux d'entretien que si le sang durham y avait été mêlé. Puis, en fin de compte, les animaux seront moins bons pour la boucherie, par où il faut toujours terminer. Une grande partie des veaux mâles, dans toutes les races bovines, sont destinés jeunes à la boucherie, et les vieux animaux y passent tous. Les rendements en viande prennent chaque jour une importance croissante.

« Il serait sans aucun doute beaucoup plus simple et plus lucratif d'entretenir une vacherie à lait dont le lait seul pût payer tous les frais. Il n'y aurait pas alors à s'inquiéter, ni de la conformation des animaux, ni de la vente des veaux et des réformes. C'est là un rêve dont j'ai souvent entendu vanter les délices dans le pays des chimères (1). »

L'insuffisance de la race bretonne ne peut plus être révoquée en doute; elle se manifeste par deux côtés à la fois : elle n'est plus assez forte là où les défrichements multiplient le travail; elle ne paye plus ses frais là où le sol acquiert plus de valeur en se fertilisant à un plus haut degré. Les preuves de ce double fait sont partout : il y a entente générale sur tous les points où de grandes exigences ont surgi, puisque de toutes parts on cherche à sortir de la race, en la touchant ici avec des races de travail, là avec des races laitières. Dans les deux cas on lui nuit également : on augmente le volume des os sans accroître proportionnellement la quantité de viande; on détruit la finesse, qui est une qualité précieuse ; on fait par nécessité autre chose, mais on ne fait qu'au quart bien en faisant mal aux trois quarts. On ne définit pas judicieusement le but qu'on se propose, et l'on n'opère pas de façon à réaliser les améliorations cherchées.

(1) *Journal d'Agriculture pratique*, 1858, t. II.

Si l'on n'y prend garde, le besoin d'un moteur plus fort et plus résistant sera la cause de nombreux insuccès. La petite race bretonne n'est point faite pour le travail : enter sur elle une race capable d'exécuter de grands labeurs, c'est assurément faire fausse route, la gâter sans espoir d'atteindre le résultat. Ceux donc qui veulent du travail feraient bien d'avoir des bœufs nantais, par exemple (*voy.* RACE PARTHENAISE); ils auraient tort de croiser la bretonne avec des taureaux de cette tribu, pour en obtenir des moteurs mal conformés et toujours insuffisants.

Laissons donc à l'écart cette sorte de croisement qui appelle tantôt le nantais, tantôt le mâle de la vache mancelle et jusqu'au taureau de Salers; nous ne saurions y voir qu'une mauvaise direction, une fausse spéculation, et occupons-nous des alliances rationnelles, qui ont pour but : 1° de conserver à la race bretonne sa précieuse faculté beurrière et la somme des forces créées en elle par l'indigénat; 2° d'élever son rendement en lait; 3° d'accroître son aptitude à produire de la viande de bonne qualité. Tels sont les trois termes de l'important problème à résoudre.

Le croisement ne conduirait pas au résultat proposé, le métissage au contraire y mène avec certitude. M. Rieffel a expliqué comment il fallait procéder pour réussir.

Il crée en ce moment une sous-race dont les produits deviendront des reproducteurs précieux pour la Bretagne. La formule est trouvée pour la création; toute vacherie importante peut l'adopter en toute sécurité. Reste maintenant à déterminer d'une manière précise comment on fixera la race nouvelle; car on ne peut songer à recommencer toujours sur nouveaux frais, à entretenir toujours et en même temps les trois éléments dont la réunion est nécessaire pour composer une race mixte. On dégagera avec le temps ce dernier inconnu; le nombre des générations n'a pas encore permis d'atteindre le point auquel on devra s'arrêter pour reproduire la race par elle-même, sans revenir ni à l'un ni à l'autre des trois ascendants.

Mais le mode d'accouplement n'offrira ici rien d'exceptionnel; il sera ce qu'il est dans toutes les opérations de métissage. Il

appellera le taureau durham sur la génisse bretonne-durham-ayrshire, qui, pendant l'élevage, aura montré le moins de propension à la graisse, et, dans le cas contraire, le taureau d'Ayr. Après quelques générations, on devrait, à notre avis, essayer les métis entre eux, afin de tâter la puissance héréditaire de la nouvelle famille, afin de reconnaître si le moment est venu de commencer à l'entretenir par elle-même avec ses qualités propres, auquel cas la sélection la plus sévère devra encore parachever la création.

M. Rieffel a nommé sa sous-race ayr-durham-bretonne. En cela, il s'est conformé à l'usage adopté. Cependant, à mesure que la zootechnie progresse, son langage doit se faire et s'épurer tout à la fois. On saisirait peut-être mieux l'ordre du métissage en disant race bretonne-durham-ayrshire; mais cette dénomination compliquée devrait disparaître le jour où la nouvelle famille pourrait s'entretenir par elle-même, et être remplacée par ce nom plus simple : — *race de Grand-Jouan.* La race ovine de la *Charmoise* présente, sous ce rapport, un précédent qu'il sera bon d'imiter.

M. Rieffel aura bien été le créateur intelligent de cette race, qui a sa raison d'être, et qui occuperait avec avantage la plus grande partie de l'espace qui appartient aujourd'hui aux différentes variétés de la race bretonne, race arriérée, nous venons de le constater, et fort menacée dans son existence, par ce fait qu'elle ne paye plus ses frais dès que la fertilité du sol s'élève. La future race de Grand-Jouan nous semble appelée à rendre ici les plus réels et les plus incontestables services.

M. Rieffel en suit la filiation avec le plus grand soin et le plus vif intérêt : c'est bien vu sous le rapport de l'histoire physiologique de la création autant que sous le rapport de la science zootechnique. Qu'elle ait donc son herd-book, son registre généalogique. En le compulsant un peu plus tard, on y découvrira des lois encore trop peu acceptées de la formation des races domestiques.

Le dosage *théorique* du sang est nécessairement un peu plus compliqué dans un métissage composé que dans le croisement simple : il n'est pourtant pas impossible de le déterminer, et nous en présentons l'exemple ci-après.

Nous admettons avec tous les naturalistes que le produit prend à chacun de ses ascendants la moitié de leurs caractères propres, et nous donnons à chaque race employée au métissage la même valeur, en la désignant seulement par la lettre initiale de son nom : B (bretonne), D (durham), A (ayrshire). Soient donc :

$$B = I + D = I = \frac{2}{2} = BD, \text{ soit } B\ 0.50 + D\ 0.50 = 1,$$

$$BD = I + A = I = \frac{2}{2} = BDA, \text{ soit } B\ 0.25 + D\ 0.25 + A\ 0.50 = I, \quad \left\{\begin{matrix} B\ 0.167 \\ D'\ 0.666 \\ A\ 0.167 \end{matrix}\right\} 1.000,$$

$$BDA = I + D = I = \frac{2}{2} = BD'A, \text{ soit } B\ 0.167 + D\ 0.166 + A\ 0.167 = 0.50 + D\ 0.50 = I \quad \left\{\begin{matrix} B\ 0.0835 \\ D\ 0.3330 \\ A'\ 0.5835 \end{matrix}\right\} 1.0000$$

$$BD'A = I + A = I = \frac{2}{2} = BD'A', \text{ soit } B\ 0.085 + D'\ 0.333 + A\ 0.0835 = 0.50 + A'\ 0.50 = I$$

A ce degré, l'expérience enseigne déjà que la qualité beurrière n'a pas été atteinte : serait-elle conservée en allant au delà, en affaiblissant encore l'influence du sang breton? D améliore la forme; D' menace la faculté laitière au profit de l'élément viande; A rend à l'appareil mammaire toute sa puissance; A' ne nuit en rien, ni à la forme, ni à la précocité dues à D et à D', et cependant il fortifie la faculté laitière. Mais nous n'en savons pas davantage : nous soupçonnons toutefois que B D' A' pourraient déjà se reproduire en dedans, *in and in*, sauf recours, plus ou moins éloigné ou rapproché, soit à D ou D', soit à A ou A', si les produits ne restaient pas complétement eux-mêmes. A ce degré seulement la race serait faite; mais elle doit conserver de B l'intégralité de son mérite, la richesse du lait en beurre.

RACE CAMARGUE.

Ce nom appartient à une tribu peu nombreuse, d'origine très ancienne, et sur laquelle la domesticité n'a encore exercé aucune influence. Elle s'est formée dans le delta du Rhône, où elle vit à peu près à l'état de nature, car l'homme intervient peu en ce qui la concerne. L'existence est libre, au moins dans l'île de la Camargue où elle est confinée. Cependant quelques animaux sont utilisés comme moteurs agricoles. Les dompter une première fois, c'est une grosse affaire; les saisir quand il s'agit de les remettre au travail en est presque une autre. On les marque au fer rouge pour les reconnaître : alors on